

Discours de François Furet, Président du jury, à l'occasion de la signature de la convention pour la création du Prix Guizot, le 24 septembre 1993, au Val-Richer.

Je souhaite joindre la voix de la communauté intellectuelle au concert qui célèbre ce soir la mémoire de François Guizot.

La création d'un prix Guizot est au confluent de plusieurs fidélités que je suis heureux de saluer. La première fidélité, celle de l'admirable famille, est presque un miracle. En effet, Guizot a bénéficié de ce qui n'est jamais acquis d'avance, une famille qui a partagé sa passion pour les idées, sa qualité d'humanité, et surtout, une famille qui est parvenue jusqu'aujourd'hui telle qu'elle était jadis. Il arrive qu'un fils, voire un petit-fils, partage les goûts de son père ou de son grand-père. Mais cette succession de six ou sept générations restées fidèles à l'esprit du fondateur que nous célébrons ce soir constitue bien une manière de miracle.

La deuxième fidélité est celle de la Normandie. Madame le Président, Monsieur le Sénateur, nous sommes touchés par la fidélité que la Normandie témoigne à ses grands hommes. Il est vrai qu'elle en possède beaucoup. Dans l'ordre littéraire, et pour le seul XIXe siècle, citons Flaubert, Barbey d'Aurevilly, Maupassant, et ces deux voisins habitants deux départements limitrophes, province française parmi les plus riches en grands hommes, est aussi l'une des plus fidèles à cette moisson.

La troisième fidélité, si vous me le permettez, c'est la nôtre, celle de la communauté des historiens et des intellectuels français qui, depuis une quinzaine d'années, redécouvre Guizot. Il peut sembler paradoxal que Guizot soit davantage présent dans la France de la fin du XXe siècle qu'il l'était pour nos prédécesseurs voilà une centaine d'années. Mais ce paradoxe n'est qu'apparent. En effet, la grande affaire de Guizot, vous le savez, a consisté à tenter d'organiser la société politique française telle qu'elle était sortie de la révolution. Cette dernière, constatait-il, avait donné naissance à une société nouvelle, mais elle n'avait pas légué au pays un système de gouvernement durable. Au contraire, de 1789 à la chute de Napoléon, une extraordinaire instabilité politique avait prévalu. Aussi Guizot s'employa-t-il à procurer à la France issue de la Révolution un gouvernement qui lui convienne et qui s'inscrive dans la durée. En cela, il n'était pas seul : tous les Français du XIXe siècle l'ont cherché comme lui, à l'exception de ceux qui combattaient la Révolution, dont Guizot n'était pas, et de ceux qui voulaient la dépasser, dont Guizot n'était pas non plus. Ce qu'il voulait, c'est organiser cette société politique post-révolutionnaire. Aussi a-t-il commencé par en faire la philosophie, en l'enracinant, d'abord, dans son histoire. De fait il est, avec Michelet, le plus grand historien du XIXe siècle, une sorte de Gibbon national, mêlant comme ce dernier la tradition de l'histoire philosophique avec celle de l'érudition. Mais il est aussi l'un de nos plus grands philosophes politiques. Il a en effet élaboré une théorie du gouvernement représentatif, dans laquelle il a posé les questions essentielles qui demeurent encore les nôtres : que signifie représenter, que représente-t-on, comment représenter sans trahir la volonté des mandants ?...